

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Julien PETRIER

Pourquoi j'aime le Collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 109-110

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Pourquoi j'aime le Collège

C'est la question que je me suis posée bien des fois depuis mon entrée au collège, à la « boîte » comme nous disons entre étudiants. Sur les bancs des classes, à la veille d'un examen, les jours de pluie, nous voudrions tous être libres comme les oiseaux, avoir fini nos études, et cependant mon cher papa et ma bonne maman m'ont dit qu'ils avaient eux aussi leurs jours de pluie, leurs veille d'examens, et ils ne sont plus étudiants.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que la vie du Collège soit si méchante que ça ; il y a de bien beaux soleils et de bien belles lunes ; je suis encore petit, mais je commence à croire les vieilles gens qui m'assurent que dans la vie on regrette souvent les années du pensionnat ; seulement, voilà, je n'ai peut-être pas les mêmes goûts que mes condisciples !

Oh ! mes condisciples, mes petits amis, combien je les aime ! J'épie leurs moindres mouvements, et rien ne me fâche comme quand ils sont punis, car nous le sommes quelquefois. Il y a des jours où M^r. le Directeur, l'Inspecteur, le Professeur sont moins portés à l'indulgence et ce qui a passé hier est puni aujourd'hui. Il est vrai que trop d'indulgence nous engaillardit pour de nouvelles farces. Que voulez-vous, à quatorze ans, il faut bien s'amuser, c'est si gentil de fâcher notre inspecteur, et puis, après tout, cela le distrait de ses solutions mathématiques ! C'est donc encore un acte de charité.

Personne ne s'en douterait, cependant c'est ainsi ; nous autres étudiants, nous faisons tout par charité ; nous faisons nos devoirs, nous étudions nos leçons, pour notre professeur, afin de le contenter ; nous nous faisons punir pour rompre la monotonie studieuse de nos surveillants qui

nous doivent ainsi de la reconnaissance : de combien de migraines, juste ciel ! ne les sauvons-nous pas ? ! Et c'est, je vous assure, une de nos grandes joies d'accomplir tant d'actes de charité qui nous ouvriront les portes du Paradis.

Puis, nous avons nos fêtes, nos sorties, le théâtre, quelques kneipps — oh ! bien rares ! Seulement dans les sorties, les grands, les aînés ceux qui marchent avec M^r de Werra ont bien plus de réjouissances que les petits qui marchent avec M^r Fumeaux ; ils fument parfois, ils trinquent et pas avec de l'eau, tandis que les petits doivent se contenter du cigare de chocolat et de l'eau de la forêt. Mais aussi, nous sommes autrement travailleurs que les grands et nous puisons notre contentement dans le secret de notre supériorité ! Nous sommes d'ailleurs toujours plus joyeux que les grands enfants de vingt ans.

Mais aussi, avec cela, vous allez croire que je ne pense qu'aux amusements et que je n'aime le collège que pour eux. N'ayez pas une si mauvaise opinion de moi, vous chagrineriez ma maman et vous n'auriez tout de même pas raison. Ce n'est pas que je travaille au-dessus de mes forces, cependant j'étudie et j'aime l'étude que je range au nombre des joies du collège. Je l'aime parce qu'elle est nécessaire, parce que je sais qu'elle me servira dans la vie, je l'aime encore pour mes parents. Mes professeurs vous diront peut-être le contraire, c'est qu'ils auront été induits en erreur par l'inspecteur qui aime jouer ainsi de petites niches pour nous exciter au travail.

Voilà une petite histoire ; je vous dirai en terminant qu'au fond notre inspecteur n'est pas plus méchant qu'un autre et que je ne suis ni un séraphin, ni un petit diable. Je suis un petit élève qui aime beaucoup le pensionnat !

JULIEN PÉTRIER, II^e Industrielle